

**N.J. Fredricson, S. Gibb, *The Covenant Chain. Indian Ceremonial and Trade Silver*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1980. 168 p., 261 illus., 17,95\$ (broché), 24,95\$ (relié)**

Sylvio Normand

Volume 8, Number 2, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075007ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075007ar>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

**ISSN**

0315-9906 (print)

1918-4778 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Normand, S. (1981). Review of [N.J. Fredricson, S. Gibb, *The Covenant Chain. Indian Ceremonial and Trade Silver*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1980. 168 p., 261 illus., 17,95\$ (broché), 24,95\$ (relié)]. *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 8(2), 163–165.  
<https://doi.org/10.7202/1075007ar>

N.J. FREDRICKSON, S. GIBB *The Covenant Chain. Indian Ceremonial and Trade Silver*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1980. 168 p., 261 illus., 17,95 \$ (broché), 24,95 \$ (relié).

L'ouvrage, d'une présentation physique remarquable, accompagne une exposition itinérante organisée par le Musée national de l'Homme. Le volume comprend un essai de N.J. Fredrickson intitulé «The Covenant Chain» et un catalogue des objets exposés établi par S. Gibb. L'essai compte une soixantaine de pages dont la moitié en illustrations. Fredrickson aborde les principales questions soulevées par cette importante production artisanale.

Les deux premiers chapitres traitent des liens qui se nouèrent entre Européens et Indiens, notamment à cause du commerce des fourrures et du phénomène d'acculturation qui s'ensuivit. Les Européens venus en Amérique virent la nécessité d'établir de bonnes relations et même de conclure des pactes avec les Indiens. Pour concrétiser ces alliances, ils s'offraient mutuellement des cadeaux. Les plus anciennes traces que nous ayons de cadeaux en argent faits aux Indiens sont des médailles qui commémoraient des événements importants de la vie de la métropole ou même de la colonie ; ces médailles se multiplièrent et les Indiens prirent l'habitude de les porter.

Le chapitre suivant a particulièrement attiré notre attention ; il porte sur la production d'orfèvrerie de traite en Amérique du Nord. Le

commerce des fourrures fit s'établir tôt des liens économiques entre les arrivants et les autochtones. En échange de peaux les Indiens recevaient divers objets dont des breloques en argent. L'auteur aborde ici un sujet qu'elle ne domine pas suffisamment. La documentation sur laquelle elle se base n'est pas à jour ; ainsi passe-t-elle sous silence les travaux de F.W. Robinson, de R. Derome et de R.C.A. Fox.

La fabrication de bijoux pour le commerce avec les Indiens commença probablement à la fin de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et connût un essor véritable dans la décennie qui suivit. Suite à l'attrait qu'avaient exercé sur les Indiens les breloques trouvées lors de la prise du fort Chouaguen, Vaudreuil et Bigot demandèrent à Delezenne d'en fabriquer pour une somme considérable. Ce dernier, orfèvre talentueux et homme d'affaires avisé, dut s'adjoindre l'aide d'au moins cinq artisans pour remplir son obligation (R. Derome, *les Orfèvres de la Nouvelle-France*, Ottawa, 1974, p. 46-47 ; même auteur, « Ignace-François Delezenne », *Dictionnaire biographique du Canada*, IV, p. 221-222).

Après la Conquête, la demande s'accrut. Aussi, la grande majorité des orfèvres alors actifs produisirent exclusivement des breloques pour les commerçants de fourrures. Quelques orfèvres seulement, à Québec et à Montréal, suffisaient pour remplir les commandes d'orfèvrerie religieuse et domestique. À cette époque, des individus arrivés d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande

vinrent s'ajouter aux orfèvres d'ascendance française ; ils façonnèrent surtout de l'orfèvrerie domestique et de l'orfèvrerie de traite. Il n'est pas sans intérêt de noter que la plupart de ces nouveaux orfèvres possédaient un second métier en plus d'être marchands ; mentionnons : J. Schnidler, J. Hanna, J. Orkney, R. Cruickshank.

Afin d'illustrer les débuts de l'orfèvrerie de traite au Canada, l'auteur mentionne (p. 37-38) une commande d'un commerçant de Détroit auprès de l'orfèvre Schnidler de Québec. Mais, contrairement à ce qu'elle écrit, ce document ne date pas de 1759 mais bien de 1779 (M. Barbeau, dans *Transactions of the Royal Society of Canada*, 1940, p. 33-34). Cet orfèvre n'est d'ailleurs arrivé au pays qu'en 1763.

Tôt, la situation géographique jouant en leur faveur, les orfèvres montréalais se substituèrent à ceux de Québec. L'auteur passe sous silence les orfèvres de Détroit. Poste de traite important, cette ville accueillit des artisans venus de Québec et de Montréal ; certains ne firent que passer, d'autres s'y établirent. Bien que nos connaissances sur ces orfèvres soient fort limitées, l'auteur aurait dû signaler l'existence de cet important centre de production (F.W. Robinson, dans *Bulletin of the Detroit Historical Society*, 1952, p. 5-8 ; R.C.A. Fox, *Quebec and Related Silver at the Detroit Institute of Arts*, 1978, *passim*).

Les deux chapitres suivants portent sur la diffusion et l'utilisation de l'orfèvrerie de traite. Elle fut d'abord utilisée pour le commerce

avec les Indiens de la région des Grands Lacs avant de gagner les tribus des Prairies de l'Ouest. L'auteur Fredrickson estime que les rivalités entre les compagnies commerciales et l'émigration des tribus favorisèrent la diffusion de ces breloques.

Les pièces façonnées par les orfèvres étaient variées, il suffit de feuilleter le catalogue pour s'en convaincre. De nombreuses illustrations d'Indiens parés de pièces d'orfèvrerie permettent de constater la manière dont ces ornements étaient portés. Fredrickson fait remarquer que certaines parures sont d'origine européenne, tandis que d'autres ont été influencées par des prototypes autochtones. De cette catégorie on retient le hausse-col circulaire (cat. 140-142) autrefois en coquillage (cat. 139) et des bracelets (cat. 153) dont les modèles étaient en cuir. Suivant la tribu certains ornements étaient plus populaires que d'autres. Dans le dernier chapitre, l'auteur montre que cet art, que l'on pourrait croire disparu avec la fin de la traite des fourrures, a survécu. Encore aujourd'hui, des Indiens fabriquent des bijoux inspirés par des pièces anciennes.

Tout au long du texte, le chercheur comme l'amateur éclairé déplorent le manque de renvois aux sources utilisées. Certes, l'auteur a voulu produire un texte de vulgarisation ; toutefois, selon nous, cela ne le dispensait pas de mentionner avec précision la provenance de son information. L'essai est abondamment illustré. Il aurait été avantageux de mentionner dans le texte des renvois aux illustrations et réduire le plus possible les commentaires des photographies. Parmi celles-ci plusieurs ont été inutilement reproduites puisqu'elles se retrouvent également dans le catalogue.

L'essai le démontre à maintes reprises, nous connaissons mal l'orfèvrerie de traite. L'élaboration d'une typologie de ces parures s'impose. Elle permettrait d'avoir une vue plus nette de cette importante industrie artisanale, de mieux connaître les ateliers et d'évaluer avec plus de précision l'importance relative des différents orfèvres.

Le catalogue de S. Gibb suit l'essai. Il a été divisé en douze sections ; chacune porte un titre et est précédée d'un paragraphe introductif. Pour toutes les pièces les



Anonyme, *Anneau ou pendant d'oreilles*, Fredrickson et Gibb, pl. 149.

renseignements habituels sont donnés : le nom de l'objet, le poinçon, le nom de l'artisan, les dimensions et la collection ; il n'est pas fait mention des expositions antérieures ni de la bibliographie. Toutes les pièces ont été photographiées.

Plusieurs des artisans qui fabriquent de l'orfèvrerie de traite nous sont inconnus. Pas moins de 11 poinçons, sur des pièces probablement canadiennes, n'ont pas été identifiés (cat. 74, 89, 96, 105, 124, 157, 163, 164, 166). Une reproduction photographique ou une description détaillée des poinçons aurait peut-être permis d'attribuer des pièces à certains orfèvres. Quelques marques toutefois nous semblent correspondre au nom d'orfèvres connus. Les poinçons B.P. et P.J.D. sur un hausse-col en croissant (cat. 74) sont ceux de Jean-Baptiste Piquette et Pierre-Jean Desnoyers, deux orfèvres de Détroit associés durant quelques années (F.W. Robinson, dans *Ohio Archaeologist*, 1957, p. 15 ; même auteur, dans *Bulletin of the Detroit Institute of Arts*, 1960-1961, p. 22-23). La marque I.W. sur une croix de Lorraine (cat. 89) désigne peut-être l'orfèvre montréalais John Wood (Québec, Inventaire des biens culturels, fonds Morisset, dossier John Wood). Deux poinçons sont visibles sur la photographie d'une croix (cat. 96). Le premier représente un lion passant, le second semble constitué des lettres MC ; il pourrait s'agir du poinçon de Martin Cheney, orfèvre de Montréal. Sept pièces portant le poinçon J.T. sont attribuées à Jonathan Tyler (cat. 29, 50, 59, 68, 154, 158, 169) ; trois d'entre elles ont déjà été présentées comme des œuvres de Joseph Tison lors d'une exposition

antérieure (The Detroit Institute of Arts, *The French in America*, 1951, p. 72, n<sup>os</sup> 140-143. Mentionnons que la pièce 169 avait été attribuée, antérieurement à cette exposition, à Jonathan Tyler, par M. Barbeau, *loc. cit.*, p. 40-41). S'agit-il d'une confusion ou d'une prise de position ? Trois pièces sont attribuées à Joseph Schnidler ou à sa veuve (cat. 45, 53, 54) ; R. Derome croit peu probable, contrairement à l'opinion émise par R. Traquair et retenue par l'auteur, que la veuve de l'orfèvre ait fabriqué elle-même des pièces d'orfèvrerie (R. Derome, «Joseph Schnidler», *DBC*, iv, p. 762).

Dans ses notices, Gibb mentionne les villes où les artisans travaillèrent. Parfois, il manque certains renseignements. John Kinzie naquit à Québec le 23 septembre 1763 ; élevé à Détroit il y reçoit sa formation d'orfèvre et se fixe à Chicago en 1804 (Québec, I.B.C., fonds Morisset, dossier John Kinzie). Joseph Schnidler, arrivé à Québec en 1763, fait un séjour à Détroit avant de s'établir à Montréal en 1777 (R. Derome, *DBC*, iv, p. 761-762).

La provenance des pièces n'est pas mentionnée. Dans le chapitre de l'essai traitant de la diffusion de l'orfèvrerie (p. 43-48), il eût été intéressant de donner les provenances connues. Ainsi, pour n'en citer que quelques-unes, certaines pièces ont appartenu aux Algonquins de Maniwaki (cat. 26, 68, 169), aux Iroquois de Caughnawaga (cat. 29, 33, 154) et même aux Ojibwas de Red Deer River au Manitoba (cat. 41, 56, 144).

Le lecteur comprend mal l'économie du catalogue. Les divisions sont trop nombreuses ; il y en a douze

alors que l'essai n'en compte que six. Les mêmes types d'objets semblent se répéter dans chacune des sections du catalogue. À la section XI, « Wearing the Silver », il eût été plus convenable de présenter des Indiens portant des pièces d'orfèvrerie que les pièces elles-mêmes. La qualité des photographies est généralement bonne, malgré quelques exceptions (cat. 21, 44, 51, 52, 59, 79) ; le bracelet n° 161 est à l'envers. L'ouvrage se termine par une bibliographie (p. 163-164), une liste des sources des illustrations (p. 165-166) et un index de l'essai (p. 167-168). Malheureusement le catalogue n'a pas été indexé, ce qui n'en facilite guère la consultation.

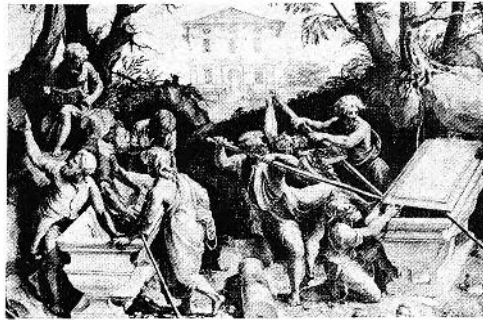
En définitive ce livre présente des déficiences dans sa structure et son contenu. Le lecteur attentif diagnostique rapidement un manque d'unité formelle : l'essai et le catalogue ne sont pas suffisamment liés l'un à l'autre. Trop de sujets sont abordés ; sujets, par ailleurs, que les auteurs ne semblent pas toujours bien posséder. D'un ouvrage comme celui-ci, on aurait apprécié qu'il soit élaboré suite à une recherche approfondie qui eût permis d'améliorer nos connaissances. À notre avis, Fredrickson et Gibb se sont trop fiées aux publications antérieures ; encore que l'on dénote certaines lacunes, difficiles à expliquer, dans la bibliographie. L'ouvrage est également disponible en français sous le titre : *La chaîne d'alliance. L'orfèvrerie de traite et de cérémonie chez les Indiens*.

SYLVIO NORMAND  
Sainte-Foy, Québec

---

DAVID R. COFFIN *The Villa in the Life of Renaissance Rome*. Princeton (NJ), Princeton University Press, 1979. 385 + xx pp., 243 illus., \$45.00.

In the Marquand Library at Princeton University there stood a reader's carrel stacked with grey ring binders. Little circular tags dangling down from them on strings recalled to mind the image of the apocalyptic book of the seven seals, so frequently depicted in Renaissance and Baroque art. The analogy may not be as far fetched as it sounds; the desk was the one at which David R. Coffin worked on the book under review here. With the publication of his *The Villa in the Life of Renaissance Rome*, the seventh



Rome, Villa Lante,  
*Finding of the Sibylline Books*,  
fresco. Coffin, pl. 159.

seal has been broken. And opening the pages of this large and copiously illustrated volume is, indeed, a kind of revelation.

The revelation produced by Professor Coffin's book takes the form of rich primary source material, most of it available for the first time in English. This is completed by a compilation of information from secondary sources, culled mainly from obscure Italian journals. Using personal letters, ambassadorial dispatches, or the diaries of major-domos in the Vatican, Coffin weaves a vivid fabric of the charmed life of Renaissance Popes and their courtiers. We can now gauge the rise and fall of papal fortunes through their real estate spending sprees and the eventual sequesterings that followed in due course. Coffin shows that statutory church holidays, combined with special dispensations granted vacationing cardinals, gave rise to a brilliant, self-indulgent villa life, never excelled outside Rome and her environs.

The text falls into several distinct parts: Leisure its Setting and Pursuits; Enriching the Site; Recapturing the Past. These are completed by introductory and concluding sections. The beginning and end indicate some difficult limitations this work set itself. Where to start must have been a question most difficult for the author to resolve. He knew that the phenomenon of Roman *villeggiatura* had to be seen against the background of the slightly earlier revival of the theme in the Medici villas outside Florence. I was puzzled at Coffin's choice of the Careggi villa of Cosimo de' Medici as his prototype for Quattrocento Florence. At Careggi, as *catasto* documents attest, an existing building of some sort was enlarged for Cosimo. Furthermore, the later garden wings, which

Coffin mentions as embracing the landscape, were added on only after Cosimo's death. The villa of Giovanni de' Medici at Fiesole, on the contrary, was entirely new-built by Michelozzo around 1459. Although much altered, it still stands as probably the first structure consciously to revive the villa architecture of the ancients. As such it would have provided Coffin with a stronger example with which to begin his examination of the Tuscan influenced Roman developments. The conclusion to the book reveals the dilemma of where the investigation should end. The problem is weakly resolved by discussing the Villa Montalto of the late 16th century. If new, non-Renaissance trends are present here, then the point is not made clearly enough. In regard to this villa, the truth is that no such precise demarcation can be said to exist. For the sake of comparison, a flagrant example of later ideas might better have been chosen to throw the earlier style into bolder relief.

In most other respects, the thematic/geographical organization of the book works well, particularly in the climactic next-to-last subsection, entitled the Golden Age. Here Coffin's personal enthusiasm breaks through in his warm evocations of Caprarola, Tivoli and Bagnaia. Throughout the book the binding element is the author's intimate familiarity with the sites and his love of their beauty. A less successful result of using a thematic approach is that a certain amount of repetition occurs. In some instances, this becomes cumbersome. (Surely it was sufficient to mention only once the relationship of Agostino Chigi to his clients.) With so large an amount of historical material to assimilate, the reader cannot help but lose the